

Enguerrand de Lorgeril

L'HOMME DU FUTUR : UN APPEL D'OFFRES

«Pouvons-nous trouver un juste milieu entre la vision psychopathe et mégalomane des GAFA et la vision des religions qui nous enseigne à accepter notre sort, accepter la mort, à ne pas coloniser le cosmos, à en rester là?» Ces propos tenus le 23 décembre 2017 au micro d'Alain Finkielkraut, dans son émission *Répliques* sur France Culture, sont ceux de Laurent Alexandre qui débattait avec Olivier Rey. C'est la dialectique régulière du médiatique médecin: «le débat principal de demain se situera entre bio-conservateurs et transhumanistes...» Lui se veut le pédagogue pragmatique d'un certain transhumanisme, qu'il juge inéluctable tout en revendiquant une distance critique. Luc Ferry quant à lui, écartant explicitement les objections de l'humanisme chrétien, se réclame du «second humanisme, celui qui pense qu'à la différence des animaux, l'être humain n'est pas emprisonné dans un programme naturel».¹ Selon la vision du monde de MM. Ferry et Alexandre, qui est en réalité largement partagée dans nos sociétés, les demandes de trier ou de limiter les innovations relèvent donc d'un éternel réflexe fixiste et résigné sur le sort de l'homme. Prendre conscience de ces reproches a été le point de départ d'une recherche personnelle pour répondre à cette question en forme de défi: comment pouvons-nous exposer un humanisme chrétien qui soit une alternative devant le transhumanisme? C'est-à-dire non seulement une anthropologie, celle de l'Église «experte en humanité»², qui permette de décrire et expliquer, mais encore une vision de l'homme capable de devenir meilleur, une confiance attirante dans sa capacité

1 Entretien François-Xavier Bellamy/Luc Ferry: *Mais que restera-t-il des hommes?* Figaro Vox, 01/04/2016.

2 PAUL VI, *Populorum Progressio*, 1967, n° 13.

à faire mieux de génération en génération, une vision de progrès. Éviter aussi bien le soupçon contre l'homme que l'anthropolâtrie, et la technophobie que la technolâtrie: en tenant cet équilibre nous nous inscrirons dans l'œuvre du Christ qui « révèle pleinement l'homme à lui-même »¹, lui qui selon saint Jean « n'avait pas besoin de témoignage, car il savait par lui-même ce qu'il y a dans l'homme » (Jn 2, 25). Explorons donc les contrastes entre l'humanisme chrétien et l'humanisme athée, dont le transhumanisme est la variante la plus récente, afin de discerner les premiers contours d'une proposition chrétienne pour l'homme du futur.

I. QUEL PROGRÈS?

Si l'on se réfère à l'incontournable « déclaration transhumaniste », laquelle représente seulement un des courants du transhumanisme, et disons le plus institutionnel, une conception du progrès nous apparaît, notamment à l'article 4:

Les transhumanistes prônent le droit moral de ceux qui le désirent, de se servir de la technologie pour accroître leurs capacités physiques, mentales ou reproductives et d'être davantage maîtres de leur propre vie. Nous souhaitons nous épanouir en transcendant nos limites biologiques actuelles.²

Transcender les limites de l'organisme en vue de s'épanouir, et ceci pour les volontaires seulement. Qui donc oserait y trouver à redire, surtout dans une société libérale? Qui remettrait en cause un tel droit moral? En réalité, c'est sur les conditions du progrès, sur ses implications, que porteront les débats. C'est lorsqu'on peut montrer clairement que « transcender les limites » consistera en fait à transgresser ce qu'il y a d'humain dans l'homme, à sacrifier les plus fragiles ou à dégrader la vie

1 JEAN-PAUL II, *Redemptor Hominis*, 1979, n° 10.

2 Déclaration Transhumaniste version 2002, trad. fr. Richard Gauthier, consultable sur iatranshumanisme.com/transhumanisme/la-declaration-transhumaniste/ « Les personnes suivantes ont contribué à la rédaction originale du présent document : Doug Bailey, Anders Sandberg, Gustavo Alves, Max More, Holger Wagner, Natasha Vita More, Eugene Leitl, Berrie Staring, David Pearce, Bill Fantegrossi, Doug Baily Jr., den Otter, Ralf Fletcher, Kathryn Aegjs, Tom Morrow, Alexander Chislenko, Lee Daniel Crocker, Darren Reynolds, Keith Elis, Thom Quinn, Mikhail Sverdlov, Arjen Kamphuis, Shane Spaulding, Nick Bostrom. »

en société, qu'il devient recevable de laisser de côté une promesse de la technique appliquée à l'homme. Et la difficulté constante est encore de savoir où mettre les frontières en semblant dire non au progrès. Il faut pourtant présenter une vision alternative, comme une « déclaration humaniste » qui éclairerait un discernement éthique et des choix techniques. Avec le sous-titre « les défis actuels », saint Jean-Paul II écrivait en 2001 dans *Novo Millennio Ineunte*, n° 51 :

Le service de l'homme nous impose de crier, à temps et à contretemps, que ceux qui tirent profit des nouvelles potentialités de la science, spécialement dans le domaine des biotechnologies, ne peuvent jamais se dispenser de respecter les exigences fondamentales de l'éthique, alors qu'ils font parfois appel à une solidarité discutable qui finit par créer des discriminations entre vie et vie, au mépris de la dignité propre à tout être humain.

Conscient que toute la difficulté de ce cri d'alarme pour un progrès raisonné résidera dans la manière dont sa provenance sera utilisée pour en réduire la portée, le pape adoptait aussitôt la perspective d'une pédagogie et d'un style de vie :

Pour que le témoignage chrétien soit efficace, spécialement dans ces domaines délicats et controversés, il est important de faire un gros effort pour expliquer, de manière appropriée, les motifs de la position de l'Église, en soulignant surtout qu'il ne s'agit pas d'imposer aux non-croyants une perspective de foi, mais d'interpréter et de défendre les valeurs fondées sur la nature même de l'être humain. La charité se fera alors nécessairement service de la culture, de la politique, de l'économie, de la famille, pour que partout soient respectés les principes fondamentaux dont dépendent les destinées de l'être humain et l'avenir de la civilisation.¹

Il s'agit bien ici d'incarner et de promouvoir une vision du progrès de l'homme à partir de la nature même de l'être humain. Mais ne nous dissimulons pas la difficulté de la tâche, qui justifie de faire appel au meilleur des ressources de la philosophie comme de la pensée chrétienne. Le débat éthique devient souvent dialogue de sourds. Les propos de Laurent Alexandre ou de Luc Ferry sont des avertissements parmi tant

¹ JEAN-PAUL II, *Novo Millennio Ineunte*, 2001, n° 51.

d'autres: à qui protestera, même avec des arguments philosophiques, qu'il vaut mieux recevoir le monde et la condition humaine comme un don, qu'il ne faut pas les désenchanter en les maîtrisant, l'on répondra que cela sort du cadre laïc, et que les valeurs de l'acceptation, de la soumission, de l'humilité ne sauraient être prises comme des buts. À ceux qui argueront que le vrai progrès se donne dans le temps, qu'il y a un rythme à respecter, que les vraies améliorations sont conquises au prix d'efforts et même de souffrances, on répondra encore que c'est là vouloir imposer une éthique de la croix, que celui qui n'a pas une vision religieuse du monde n'a pas de raison de se méfier de la facilité qu'offrirait la technologie. Et aussi longtemps que les objections ne portent que sur des conséquences techniques dangereuses, pour réclamer des recours au principe de précaution, la réponse est encore le même: rien ne sert de reculer devant le changement à cause des inquiétudes, il faut l'accompagner. Certes il reste encore la portée d'une mise en garde sur l'aspect social de ces questions, que nul ne peut écarter. Car les ressources sont limitées et de toute façon ces promesses ne concerneront que quelques-uns. Leur impact sur l'accroissement des inégalités serait inévitable.

Quoi qu'il en soit, à l'intérieur même des courants transhumanistes on trouve des ambiguïtés et des fractures, des désaccords internes, des scepticismes sur la faisabilité technique. Et il est difficile de faire des scénarios et des pronostics sur les avancées techniques ou les transgressions éthiques qui seront effectivement revendiquées. Mais quant à nous n'attendons pas, pour répondre, d'être sûrs de comment « tout cela tournera ». Les défenseurs d'une augmentation technique de l'homme ont en commun le postulat qu'il y a une continuité du progrès technologique, qu'aucune frontière métaphysique ne vient l'arrêter. Or c'est cette frontière qui anime notre défense d'un autre progrès; cette défense n'est pas de l'ordre de la frilosité ni du simple principe de précaution, mais de la résistance devant une vision « antihumaniste » de l'homme. Car c'est bien d'une conception de l'homme que l'on a besoin pour concevoir son progrès.

II. PROGRÈS POUR QUEL HOMME ?

À l'article 7 de la déclaration transhumaniste¹ la profession d'humanisme, certes vague, est assortie d'une présentation caractéristique de l'individu-sujet :

Le transhumanisme englobe de nombreux principes de l'humanisme moderne et prône le bien-être de tout ce qui éprouve des sentiments qu'ils proviennent d'un cerveau humain, artificiel, posthumain ou animal.

Le but recherché, selon cette vision, c'est le bien-être. Et l'important donc, ce qui constitue le sujet, c'est le cerveau en tant qu'il permet d'éprouver des sentiments. Les sentiments sont manifestement affaire d'informations, de neurones, de signaux. Aucune frontière donc ne permettrait d'écarter du champ de la société et des droits un être, homme, animal ou machine, dont le cerveau marche et qui ressent douleur et plaisir. Ce qui donne des droits, c'est de penser et de sentir. Et l'on perçoit que le propre reconnu à l'homme, ce qui lui confère une dignité inaliénable, s'amenuise, qu'une écologie intégrale et humaine devient incompatible avec une telle anthropologie. Les idées de Peter Singer qui justifie de privilégier un chimpanzé « conscient » à un homme atteint de la maladie d'Alzheimer, sont proches.² À nouveau il s'agit donc de défendre des objections fondées sur la nature de l'homme, sur l'expérience commune de son être, qui se révèle à travers ce à quoi il aspire. L'homme est doué d'une nature, au sens philosophique. Le malentendu à dissiper, c'est que l'on ne prétend pas respecter l'état de nature en un sens qui l'opposerait à la culture, en se laissant par exemple pousser les ongles, la barbe et les cheveux. Mais précisément, le sens de la nature est d'être ce trésor de possibilités que la culture révèle et déploie. Cette nature fixe des limites et une harmonie, que le sens commun perçoit.

L'homme ne saurait être réduit à son intelligence. Et surtout cette intelligence elle-même ne saurait se réduire à sa puissance de calcul.

¹ *Déclaration Transhumaniste* n° 7, loc. cit.

² Philosophe utilitariste australien né en 1946, considéré comme le fondateur des mouvements modernes en faveur des droits des animaux. Il considère qu'il faut remplacer le terme d'humanisme par celui de personnisme, et réserver le terme de personne à des sujets qui peuvent ressentir de la douleur et exprimer des préférences.

D'après Laurent Alexandre, le grand enjeu de demain est la compatibilité du plus grand nombre possible d'humains avec l'intelligence artificielle. Il anticipe froidement des conflits entre les riches et les inutiles, ceux qui resteront complémentaires avec l'intelligence artificielle et ceux qu'elle remplacera; il veut atténuer ces drames sociaux et réfléchit aux futures tâches à inventer, mettant judicieusement en avant la nécessité de faire lire, et étudier les humanités, qu'aucune machine ne remplacera. Cependant Olivier Rey lui reproche, toujours dans l'émission citée en introduction, d'avoir à plusieurs reprises défini le cerveau comme « un ordinateur fait de viande », ce que l'intéressé relativise sans toutefois le démentir. Cette réduction de l'homme à l'intellect, même si dans celui-ci on inclut la créativité, les arts et les humanités, nie ce qui dans l'homme le dépasse. Le « je » irréductible au « moi » constitué des pensées et des choix, l'intériorité où s'éprouve la dimension spirituelle de toute personne, nous conduisent à déclarer qu'une anthropologie matérialiste conduira toujours à un discernement erroné. Le pape François à son tour fait implicitement porter le cœur de sa critique de l'*hybris* moderne, dans *Laudato Si'*, sur l'anthropologie encore plus que sur les conséquences antiécologiques.

Toutes les blessures, au fond, sont dues au même mal, c'est-à-dire à l'idée qu'il n'existe pas de vérités indiscutables qui guident nos vies, et donc que la liberté humaine n'a pas de limites. On oublie que « l'homme n'est pas seulement une liberté qui se crée de soi. L'homme ne se crée pas lui-même. Il est esprit et volonté, mais il est aussi nature.¹

La liberté humaine admet donc des limites qui sont celles de la nature; il faut être créé pour être libre. Parler de nature humaine en lien avec les arbitrages du progrès technique, n'est pas une option facultative. Et en définitive, la défense de l'homme ne peut être pour nous durablement séparée du rappel du projet de Dieu sur celui-ci, même si dans bien des cas la pédagogie recommandée par *Novo Millennio Ineunte* conduit à garder ce lien implicite. François encore situe explicitement le refus de la nature en lien avec le refus de Dieu, toujours dans *Laudato Si'* :

Tout est lié. Si l'être humain se déclare autonome par rapport à la réalité et qu'il se pose en dominateur absolu, la base même de son existence s'écroule,

1 PAPE FRANCOIS *Laudato Si'*, 2015, n° 6

parce qu'au lieu de remplir son rôle de collaborateur de Dieu dans l'œuvre de la création, l'homme se substitue à Dieu et ainsi finit par provoquer la révolte de la nature.¹

C'est cette autonomie dominatrice de la réalité et qui exclut du même coup Dieu et la nature humaine, cette révolte parente de celle de Gn 3, 5 « vous serez comme des dieux », qui empêche de raisonner le progrès technique selon des frontières métaphysiques; elle mérite d'être ici analysée comme un drame c'est à dire un choix radical et désespéré, auquel il faut apporter une contradiction.

III. LE DRAME DU TRANSHUMANISME ATHÉE

En paraphrasant, pour l'actualiser au contexte qui nous intéresse, le titre du maître-ouvrage d'Henri de Lubac, je voudrais suggérer d'emblée que ce théologien est pour notre question une ressource précieuse, ayant perçu une caractéristique essentielle d'un paradigme qui, pour une grande part, dure encore. Le refus de Dieu et de la nature n'est pas simplement la conséquence d'une philosophie du soupçon, d'un doute ontologique, mais d'un choix.

Quoi qu'il en soit de ces antécédents, le sens que Nietzsche attache à cette expression de la « mort de Dieu » est nouveau. Elle n'est pas dans sa bouche un simple constat. Elle n'est pas non plus une lamentation ni un sarcasme. Elle traduit une option. « Maintenant, dit Nietzsche, c'est notre goût qui décide contre le christianisme, ce ne sont pas des arguments. » Elle est un acte. Acte aussi net, aussi brutal que l'est celui d'un meurtrier.²

Voici donc un acte philosophique qui détermine aussi un rapport au progrès technique, et devant lequel on ne saurait proposer d'alternative sans qu'elle constitue à son tour un acte, le choix d'une conception et d'un style de vie. Dans ce livre rédigé dès 1947, un chapitre déjà s'intitulait « La recherche d'un homme nouveau » et citait le « pionnier », Julian Huxley.³ Lubac entrevoyait nettement l'entreprise qui, commencée avec

1 *Id.*, n° 117.

2 H. de LUBAC, *Le drame de l'humanisme athée*, (1950), 7e éd., Paris, Le Cerf, 1983, 46.

3 Ce biologiste britannique (1887-1975), frère du romancier Aldous Huxley, a théorisé le contrôle sélectif des naissances et a utilisé le premier en 1957 le terme « transhumanisme »

l'eugénisme qu'il repérait déjà, se poursuit à notre époque sous le nom de transhumanisme. Et même, il prophétisait :

L'homme va, par la science, se rendre « maître et possesseur des forces humaines ». Toute une technologie de l'homme se développe. (...), citons en exemple l'eugénisme. L'idée pratique se fait jour d'une « sélection humaine », organisée méthodiquement. Grâce aux progrès de la biologie, l'homme peut maintenant diriger sa propre évolution biologique, et il doit le faire, s'il veut être à la hauteur des tâches qui l'attendent (...) il faut oser davantage : il faut provoquer positivement l'apparition d'une race meilleure.¹

Opposé à cette *hybris* nietzschéenne, Lubac est cependant résolu à assumer la part de vérité qu'elle contient, et développe une réflexion audacieuse sur les efforts légitimes pour transformer la condition humaine. Il est légitime pour les chrétiens d'enrichir le mouvement qui vise à repousser les limites de la fatalité, mais alors cet effort ne se départira jamais de l'alliance avec le vrai Dieu. Il déplore que des chrétiens, dénonçant le prométhéisme des entreprises progressistes, puissent oublier que Prométhée est un mythe païen qui décrit une révolte contre les dieux, les puissances naturelles qui imposent tyranniquement leur poids de fatalité, et non pas contre le Dieu aimant de la Bible. Aussi propose-t-il « *un Prométhée chrétien* », une démarche chrétienne de libération vis-à-vis du fatalisme naturaliste. Ce qu'il critique dans la recherche contemporaine de l'homme nouveau, avec à nouveau des accents prophétiques, c'est ce qu'il y a de luciférien dans ce Prométhée contemporain, sa propension à user de l'œuvre de Dieu pour le chasser au-dehors :

Le nouveau pouvoir que l'homme a senti naître en lui ne l'incite-t-il pas en réveillant et renforçant l'attrait d'antiques révoltes, à un effort de création mensongère, moins soucieux de collaborer à l'œuvre divine que de la singer et de l'inverser ? Ainsi s'amorcent des situations ambiguës et se préparent des crises dont on ne saurait dire à coup sûr comment elles se dénoueront. Tel

pour désigner l'eugénisme, après que des abus l'avaient rendu inutilisable. « À l'horizon du développement progressif mental chez l'homme se trouve la promesse d'une humanité contrôlant consciemment sa propre destinée et celle des autres formes de vie sur cette planète. » Cf. H. G. WELLS, J. S. HUXLEY, C. P. WELLS, *The Science of Life*, 1473, tr. fr. Delisle, 2009.

1 H. de LUBAC, *Le drame de l'humanisme athée*, 428-429

est certainement le cas pour cet avènement d'un homme nouveau que nous avons brièvement décrit.¹

Les ambiguïtés proviennent de l'inversion du rapport au créé, lorsque l'homme se croit la mission, non plus de cultiver ce qu'il a reçu de bon mais de corriger ce qui a été mal fait, par Dieu ou par le hasard ; autrement dit une saine utilisation des avancées scientifiques, qui s'inscrirait dans ce pouvoir de transformation que l'homme a reçu de Dieu, pourrait advenir si cette collaboration était remise à l'endroit. Mais le problème se trouve jusqu'au cœur de la relation de l'homme à Dieu.

Dans son désir d'une libération dont les techniques doivent être l'instrument, l'homme va jusqu'à renier tout ce qui fait sa condition d'être dépendant et voudrait pour ainsi parler, n'être pas né, c'est-à-dire, existant, n'avoir pas eu à naître. Son refus du providentialisme se durcit ou se déforme en un rejet de la paternité divine.²

Le désir de liberté a ainsi abouti à la dureté. Lubac discerne bien les pièges d'une vision du monde en proie au rejet de ce qui le précède, fût-ce par amour. « Griserie scientifique, révolte ontologique, réduction noétique : telles sont, en résumé, les trois tentations dont s'accompagne le progrès de notre âge. (...) trois éléments qui, se combinant entre eux pour retentir dans toute la vie, forment ce qu'on pourrait appeler le *scientisme organisateur*. »³ Le « drame du transhumanisme athée », c'est donc de s'être condamné à inventer un homme nouveau sans pouvoir le fonder sur autre chose que la souveraineté de la volonté humaine autonome. Quant à nous, si nous continuons d'aspirer à un homme nouveau, c'est dans cette espérance chrétienne qui se distingue de tout messianisme temporel. Nous avons une finalité, mais c'est Dieu qui nous la donne. Et notre espérance, sans pouvoir convaincre des contradicteurs athées dans le cadre d'un débat de société, doit pourtant bien souvent demeurer pour nous l'ancre qui nous permet de rendre raison de notre résistance à des « chantages au progrès » que l'on cherche constamment à exercer, sur les chrétiens comme sur les autres récalcitrants.

1 *Id.*, 444

2 *Id.*

3 *Id.*, 444-446

Dans notre recherche d'une proposition alternative, voici pourtant qu'une voix pas vraiment chrétienne nous apporte un renfort, au moins pour le point de départ; apparentée à ce courant de l'existentialisme qui, chez Sartre, se fait négation radicale de Dieu et de toute nature, et à peu près contemporaine de cette réflexion d'Henri de Lubac, voici chez Albert Camus une étape surprenante et oubliée de l'histoire des idées.¹ On y découvre, sans référence ni à Dieu ni à la philosophie classique, une vision de l'homme qui refuse, fût-ce sous prétexte de le faire avancer, de mépriser en lui toute limite qui le précéderait. Sans doute ces intuitions d'Albert Camus dans *L'homme révolté* nous seront-elles plus facilement utiles, pour dialoguer avec ce transhumanisme qui demeure un courant actuel de l'humanisme athée. Ce livre donc consumma la rupture de Camus avec l'existentialisme de Sartre et les milieux progressistes et marxistes révolutionnaires de son temps. Plutôt qu'à des convictions métaphysiques, il y fait appel à une phénoménologie de la révolte qui conserve sa force de conviction. Lorsque nous protestons contre des atteintes à notre liberté, écrit Camus en pensant aux totalitarismes de son temps et en remontant même à la figure de Spartacus, c'est toujours au nom d'une limite que nous éprouvons en nous, celle de notre dignité humaine, limite qui a été franchie par notre agresseur: « En même temps qu'elle suggère une nature commune des hommes, la révolte porte au jour la mesure et la limite qui sont au principe de cette nature. »² Cette limite que nous pourrions aussi bien nommer la conscience, est niée et bafouée par la prétention à n'être limité par aucun être donné. Camus affirmait ainsi: « L'égarement révolutionnaire s'explique d'abord par l'ignorance ou la méconnaissance systématique de cette limite qui semble inséparable de la nature humaine et que la révolte, justement, révèle. »³ Dans le contexte des améliorations sans limites que les transhumanistes projettent, résonne encore cet appel prophétique de Camus à retrouver un regard d'admiration de la nature et de ce que nous avons trouvé en venant dans ce monde, admiration qui évite la réduction à la technique du rapport homme-nature: « La nature qui cesse d'être objet de contemplation et d'admiration ne peut plus être ensuite que

1 Cf. A. FINKIELKRAUT, *Un cœur intelligent*, Paris, Gallimard, 2010, le précieux chapitre sur *Le premier homme* d'Albert Camus auquel nous devons d'avoir repéré cette trajectoire intellectuelle.

2 A. CAMUS, *L'homme révolté* (1951), Paris, Gallimard, coll. « Folio essais » n° 15, 368.

3 *Id.*, 367.

la matière d'une action qui vise à la transformer (...) l'action n'est plus perfectionnement mais pure conquête, c'est-à-dire tyrannie. »¹

C'est donc bien, nous disent ensemble Lubac et Camus, le refus de la contrainte que l'on éprouverait du fait même d'être né, littéralement *natura*, de la dépendance ou du sentiment d'être précédé dans l'existence par un dessein ou par une paternité, qui conduit certaines visions du progrès à faire fonds sur l'impératif de dépasser, de transgresser. Ce constant nous aide à proportionner la proposition chrétienne d'une alternative.

IV. L'HOMME NOUVEAU, UNE RÉPONSE

Au cours d'une session de formation sur l'humanisme chrétien confronté au transhumanisme, à Montligeon l'été 2018, nous avons suivi un parcours d'anthropologie chrétienne exposée à la lumière des divergences avec le transhumanisme. Nous avons risqué en conclusion une comparaison synoptique de deux visions; la voici reproduite, au risque d'apparaître caricaturale dans plusieurs de ses points que l'on ne peut discuter ni étayer ici, elle permet en tout cas d'éclairer des choix et de synthétiser cette offre alternative pour l'homme du futur, à laquelle nous avons essayé de travailler.

	Anthropologie transhumaniste	Humanisme chrétien
Qu'est-ce que l'homme ?	Un individu libre, qui sent et qui pense, et qui se détermine lui-même.	Un être corporel et spirituel créé à l'image de Dieu et doué de liberté.
Quel est le propre de l'homme ?	La puissance et la performance grâce à l'usage de son intelligence	La personnalité. Elle se manifeste dans la conscience de soi et dans les relations.
Qu'est-ce que l'intelligence ?	Un traitement d'information qui permet de s'emparer d'avantages comme la domination. Le cerveau est « un ordinateur fait de viande ».	Le moyen de connaître et de contempler la Vérité à l'aide de la sensibilité; elle permet de discerner le bien et de l'accomplir, de comprendre et d'entrer en relations.

¹ *Id.*, 375.

Qu'est-ce que le corps ?	Un véhicule de l'esprit, qui le sert et aussi le contraint. Il faut en faire le meilleur outil possible.	La « partie » matérielle de la personne, jointe à son âme de façon substantielle, lieu de la connaissance et des émotions.
Qu'est-ce qu'un embryon ?	Un matériau génétique pouvant devenir un individu au terme d'une gestation.	Un être humain fragile aux droits inaliénables, chez qui le progrès de la vie a commencé.
Quel est le but du progrès ?	Que le bien être s'accroisse, et s'étende à plus d'individus capables de sentir.	Que les hommes soient plus nombreux à remplir plus pleinement leur vocation.
Quel est le sens de la vie ?	Elle est le fruit de la sélection naturelle. Il s'agit de s'y maintenir pour en jouir.	L'exercice digne de la liberté pour bâtir un bien durable et parvenir à la vie éternelle.
Quelle est la plus grande menace pour l'homme ?	Disparaître par inadaptation à son environnement.	Perdre la ressemblance de Dieu pour l'éternité, en se laissant séduire par le mal.
Quelle est la plus grande aspiration de l'homme ?	Jouir de ses facultés et d'un bien-être non contraint par les limites de la nature.	Être aimé et vivre dans un amour sans interruption.
Comment l'homme deviendrait-il meilleur ?	En prenant le contrôle de son évolution.	En s'éduquant à faire le bien constamment et avec joie: par les vertus.
Que signifient les différences et les inégalités ?	Que les plus avancés survivront et écriront l'histoire.	Que les hommes ont besoin les uns des autres.
Jusqu'à où un organisme modifié reste-t-il un homme ?	Tant que son ADN est humain, et qu'il est capable de penser et de sentir.	Tant qu'il est engendré d'une femme. Mais certaines hybridations porteraient atteinte à son humanité, sans la supprimer.
Que doivent devenir les plus faibles ?	Progresser ou disparaître. C'est ainsi.	Les derniers seront les premiers. Ils sont les préférés de Dieu.
Quelles avancées techniques souhaiter ?	Toutes si elles augmentent le bien-être.	Celles qui peuvent servir à l'homme pour atteindre sa fin sans transgresser sa nature.

Ces lignes comparatives font apparaître deux offres, dont la moins-disante en apparence, la nôtre, a au fond bien des chances de l'emporter parce qu'elle exerce l'attractivité de ce qui est plus authentique. Nous sommes à l'heure. À l'heure de proposer, pour penser l'amélioration humaine, un cadre de responsabilité plutôt que de manipulation violente et conquérante. À l'heure de puiser aux traditions d'un discernement humaniste, au sens profond de ce mot trop galvaudé. Devant les rêves d'un homme augmenté qui deviendrait capable de se programmer lui-

même en bannissant ses fragilités physiques, psychiques et, pourquoi pas, morales, nous sommes à l'heure de remettre en valeur le précieux art de vivre et de croître suivant une condition humaine limitée, faite d'un corps et d'une âme fragiles, mais rachetées.

Pourtant ne condamnons rien hâtivement; il n'y a pas derrière toute avancée des techniques dites NBIC, une volonté délibérée et calculée de remplacer la condition humaine par une autre. Nos contemporains aspirent à des améliorations, nous y aspirons aussi. Mais aurions-nous quelque chose à dire à des parents prêts à choisir le génome de leur enfant? À des professeurs prêts à enseigner seulement ce qui permet de bien se servir des machines? À des personnes pour qui le seul horizon de la vie est sur la terre, où il vaut mieux écraser qu'être écrasé? Nous aurons surtout à leur montrer ces expériences de la vie qu'ils aiment eux-mêmes, et qui sont menacées par des visions auxquelles ils adhèrent par commodité. La poésie, le chant, la peinture, le sport offrirait-ils les mêmes joies avec des capacités artificielles? Les traits de génie dont sont capables des handicapés mentaux, la fierté qui naît de l'éducation... Pour faire aimer la vie il reste à la vivre en essayant de n'oublier aucune de ses dimensions, alors que beaucoup s'amputent partiellement en croyant s'augmenter. Il reste enfin à la vivre en nous souvenant de notre fin véritable. Gustave Thibon provoquait ainsi les chrétiens enthousiasmés par le progrès:

Cette question-limite qui départage à jamais les hommes de l'avenir et les hommes de l'éternité: si, du jour au lendemain, la science supprimait la mort, (...) que choisiriez-vous? De profiter d'une découverte qui vous priverait pour jamais de la vision de celui que vous appelez votre Dieu ou bien de vous précipiter dans l'inconnu pour le rejoindre? Si vous optez pour la première branche de l'alternative, vous avouez que votre patrie est dans le temps et que votre Dieu n'est qu'une chanson de route dont se berce la fatigue d'une humanité en marche vers le Paradis terrestre.¹

À la fin, c'est vrai, un horizon radicalement différent anime notre défense de l'homme, parce qu'il est fait pour voir Dieu dans l'éternité. Et pour autant, défendre dès ici-bas la dignité de l'homme jusque dans sa fragilité

¹ G. THIBON, *Vous serez comme des dieux*, Paris, Fayard, 1985, 72.

est une proposition qui peut rallier les hommes de bonne volonté. La science en fait ne supprimera pas la mort. Mais les hommes sauront-ils encore le sens plénier de leur vie? Notre programme est d'y contribuer, sans prétendre que l'homme doive rester immuable mais en défendant cet *humus* qui donne humanité et humilité.

Enguerrand de Lorgeril: prêtre de la communauté Saint-Martin, professeur de théologie morale et spirituelle à la maison de formation d'Évron.